

E/1975.11.10 — André Malraux : «Entretien. Pierre Desgraupes fait le point avec André Malraux», *Le Point* [Paris], n° 164, 10 novembre 1975, p. 183, 185, 187, 189, 191, 193, 195, 196 et 198.

---

**André Malraux**

### **Pierre Desgraupes fait le point avec André Malraux**

Rapporter par écrit une conversation de près de deux heures avec André Malraux ne va pas sans que la main qui tient la plume tremble un peu. Même si, comme ce fut le cas ici, ses phrases avec leurs éclairs et leurs rythmes ont été fixées par le magnétophone. Il faut ensuite résumer par endroits, couper à d'autres moments dans cette matière vivante et fragile qu'est la parole, lancer, ici et là, entre deux rives escarpées, quelques passerelles de mots qui ne sont pas les siens : on y court le risque – un peu comme à guignol le marionnettiste laisse voir, un court instant, sa main – d'y mettre un peu de soi. Que le lecteur – c'est à dire aussi André Malraux lui-même – me pardonne d'avoir tenté l'exercice.

*P. Desgraupes* — Je voudrais vous demander d'abord de me donner l'ordre de vos derniers livres. Entre le tome I des *Antimémoires* qui n'a pas été suivi d'une tome II, *Les Chênes*, *Lazare*, et maintenant ces *Hôtes de passage*, qui viennent de paraître, on s'y perd quelque peu...

*A. Malraux* — Le tome II des *Antimémoires* paraîtra dans Folio au mois de mai, et les deux tomes seront réunis plus tard dans la Pléiade. L'ordre est : 1. *Hôtes de passage*; 2. *Les Chênes qu'on abat*; 3. *La tête d'obsidienne*; 4. *Lazare*.

*P. Desgraupes* — Qu'est-ce qui vous a fait choisir cet ordre, y a-t-il un fil ? Les écrivains d'autrefois, Valéry par exemple, quand ils voulaient publier des morceaux épars de leur œuvre, se contentaient de les assembler chronologiquement sous des titres comme *Variétés* ou *Mélanges* auxquels il suffisait ensuite d'ajouter des numéros...

*A. Malraux* — Ah ! mais, justement, ce ne sont pas des mélanges !

*P. Desgraupes* — Donc, il y a un fil ! Expliquez-moi lequel.

*A. Malraux* — Je ne suis pas sûr qu'une explication ait grande valeur. C'est comme si vous demandiez à Picasso de vous expliquer chronologiquement un des tableaux de la dernière période... Disons : c'est l'acceptation d'une certaine impulsion qui me donne le sentiment d'une architecture que je ne peux trouver qu'ainsi.

*P. Desgraupes* — Voulez-vous dire qu'il y a une part d'inconscient, à vos yeux, dans la démarche qui vous guide ?

*A. Malraux* — Oui, seulement le mot «inconscient» me gêne toujours. J'ai l'impression que c'est un timbre-poste que nous apposons sur quelque chose d'autre; même avec tout ce que Freud veut y mettre, on n'arrive pas à une définition autre que négative. Mais je vais essayer quand même de vous répondre mieux. Je crois que ce qui me guide, comme vous dites, c'est le sentiment excessivement violent que j'ai de voir mourir un monde. Et ce qui commande, dans cette perspective, l'ordre de ma mémoire, ce sont les moments où les fantômes que j'évoque entrent en contact avec ce monde englouti. Pour le général de Gaulle, ce fut l'instant de sa mort. Pour Picasso aussi. Mais pour Nehru, c'est le changement total de l'Inde; pour Mao, celui de la Chine.

*P. Desgraupes* — Mais il y a dans vos souvenirs des personnages qui ne sont pas aussi illustres. A quel moment entrent-ils dans votre mémoire ?

*A. Malraux* — Ils représentent à mes yeux un moment significatif de la pensée ou de la sensibilité intellectuelle de notre époque que les hommes illustres, eux, n'expriment jamais, parce que l'élément irrationnel, chez eux, est excessivement faible. Prenez Mao. Que ce soit un journaliste ou moi qui parle avec Mao, nous sommes tous deux en face d'un Mao rationnel; pour y échapper, il n'y aurait que l'intimité. Alors nous posons des questions rationnelles. Tandis que lorsqu'un Max Torrès, personnage

inconnu qui occupe tout entière l'une des trois histoires de mon livre, entre dans mon bureau et se met à tourner en rond en m'expliquant que le freudo-marxisme de notre époque le tourneboule parce qu'il le voit partout, lui, l'ex-communiste espagnol devenu professeur de biopsychologie en Amérique, j'ai avec lui un dialogue que je n'aurais jamais eu avec Nehru.

*P. Desgraupes* — Comme je ne connais pas Max Torrès...

*A. Malraux* — Attention ! le type n'existe pas, c'est un fantôme... Tout est réel, mais le personnage est composite.

*P. Desgraupes* — Autrement dit, c'est un personnage de roman ?

*A. Malraux* — Si vous voulez; avec une racine assez différente, mais vous n'avez pas tort de le voir ainsi.

*P. Desgraupes* — Voilà qui m'amène à vous poser plus tôt que je ne le pensais une question qui me brûle depuis bien longtemps les lèvres. Pourquoi avez-vous cessé subitement, vers les années cinquante, d'écrire des romans ?

*A. Malraux* — Et pourquoi Sartre a-t-il cessé ? Et pourquoi Mauriac a-t-il cessé ? Et pourquoi Faulkner a-t-il cessé ? Et pourquoi Hemingway a-t-il cessé ?

*P. Desgraupes* — Répondez-vous ainsi à ma question ?

*A. Malraux* — C'est la réponse. La mort du roman est un phénomène mondial.

*P. Desgraupes* — J'aimerais en tenir de vous l'explication.

*A. Malraux* — Je vois plusieurs explications, et aucune ne me satisfait complètement. Premier point : le récit. Le roman est un moment du récit qui, lui, a trouvé dans les images du cinéma un moyen narratif plus puissant. Jusqu'alors, le roman avait été le plus puissant mode de narration connu. Depuis le cinéma, il ne l'est plus. Second point : au temps de Balzac, le fait divers n'existait pas. Quand Balzac se met à vous dire : «Je vais vous raconter l'histoire d'un type formidable, un parfumeur, qui s'appelait César Birotteau...» Bon, vous voyez le numéro de cirque. C'est encore Barbey d'Aurevilly, accoudé à la cheminée, le salon romantique, le bonhomme qui parle pendant une heure, etc. Mais le romancier qui vous racontait ainsi des choses si

saisissantes, s'il voulait vous raconter les mêmes aujourd'hui, il serait vite rendu inexistant par le premier quotidien venu. De nos jours, le fait divers ne se raconte pas dans les salons, il est en première page, il est quotidien et, surtout, il a une force que le roman n'a pas : l'actualité, dont l'invention est inépuisable.

*P. Desgraupes* — Mais cela ne vous empêche pas de traiter, comme vous venez de le dire vous-même, des personnages réels avec la même liberté que des personnages imaginaires. Max Torrès existe, et n'existe pas...

*A. Malraux* — Mais je ne trouve pas qu'il y ait une grande différence entre le domaine technique dans lequel je me place ainsi et celui de *Guerre et paix*. Tolstoï, lui aussi, se veut d'autant plus rigoureux qu'il s'approche davantage de l'Histoire, mais est d'autant plus libre qu'il s'en éloigne : Natacha, elle, est comme il lui plaît. Moi, je fais de même. Je ne déborde absolument pas mes personnages historiques mais je fais ce que je veux avec mes personnages non historiques. Prenez par exemple de Gaulle. Quand on dit : «Malraux en a inventé la moitié», je réponds ceci : vous verrez une chose tout à fait curieuse que j'ai moi-même constatée depuis, c'est qu'un homme a assez peu d'idées pour lui tout seul. Résultat : le général de Gaulle n'a pas dit qu'à moi ce qu'il m'avait dit. Les 9/10<sup>e</sup> des *Chênes qu'on abat* vous les retrouverez ailleurs. Peut être pas les choses religieuses, dont je pense qu'il avait à peu près cessé de parler depuis la mort de Thierry d'Argenlieu. Mais pour les autres, surtout les choses historiques, j'en ai retrouvé pas mal chez d'autres. S'agissant de de Gaulle et des personnages historiques, c'est bien la preuve que je n'ai rien inventé. En revanche, je me sens absolument libre envers les personnages secondaires. Ils me permettent d'exprimer, dans l'espèce de catastrophe dont je vous parlais tout à l'heure, et que je ressens très fortement, ce qui ne peut pas être exprimé par des personnages historiques quels qu'ils soient.

*P. Desgraupes* — Expliquez-moi l'expression «Hôtes de passage». Je peux penser maintenant qu'elle est de vous, bien que vous la mettiez dans la bouche de ce fameux Max Torrès...

*A. Malraux* — Vous savez, quand vous ferez un roman et que vous ne saurez pas quel titre lui donner, relisez donc votre manuscrit, il s'y trouve sûrement quelque part.

*P. Desgraupes* — Je note que vous avez dit en parlant de votre livre : «un roman»... Mais venons-en à ma question; dans la bouche de Torrès les hôtes de passage sont les idéologies qui habitent quelque temps les hommes et s'y succèdent. Dans votre esprit, ne sont-ils pas aussi nous-mêmes ?

*A. Malraux* — Pas nous-mêmes, les civilisations. Je crois que nous sommes la première civilisation qui prenne conscience de la métamorphose dans laquelle elle est engagée. Ce n'était jamais arrivé avant nous. Et surtout les autres sont toujours mortes faibles. Alors que si nous devons mourir, nous mourrons plus puissants que jamais. Supposons qu'à la fin on trouve le moyen de faire sauter la Terre – ce n'est pas une supposition vaine puisque nous sommes la première civilisation qui ait le pouvoir de détruire la planète. Eh bien, songez que nous disparaîtrons au moment où nous allons sur la Lune. Rome, elle, est morte au moment où elle n'allait plus nulle part. Où elle n'allait plus du tout.

*P. Desgraupes* — Pensez-vous que c'est ce que Valéry présentait quand il disait lui aussi, au lendemain de la Première Guerre : «Nous autres civilisations savons maintenant que nous sommes mortes...» ?

*A. Malraux* — Je ne le crois pas; je crois que cette phrase illustre est tout bonnement une paraphrase de Spengler que Valéry, d'ailleurs, n'avait probablement pas lu, mais l'idée est évidemment la même. C'est l'idée de l'identité des cultures. Or c'est là-dessus que je suis en complet désaccord, pour deux raisons : la première, je vous l'ai dit, c'est que nous ne ressemblons pas aux autres parce que nous ne sommes pas dans une phrase d'affaiblissement. Et l'autre, c'est que jusqu'à nous les cultures successives ne connaissaient pas celles qui les avaient précédées. Les gens qui bâtissaient les cathédrales ne connaissaient rien de l'art égyptien. Tandis que nous, nous connaissons tout l'héritage.

*P. Desgraupes* — C'est l'idée centrale du Musée imaginaire.

*A. Malraux* — Oui. Le Musée imaginaire, c'est ça : et figurez-vous que je suis en train de suivre la même idée non plus dans l'art, mais dans la littérature; ça donne à peu près le même résultat. Le mot «littérature» lui-même n'a pas de sens avant Alexandrie.

Alors pensez à ce qu'était, en leur temps, une représentation des «Perses». Notre lecture des «Perses» aujourd'hui est une métamorphose totale. A Athènes, ça devait ressembler à un match de football; les cris d'admiration, ça devait être des trépignements : «Crache-lui à la figure, vas-y, vas-y !» C'était excessivement direct.

*P. Desgraupes* — J'aperçois parfois dans vos derniers livres, au détour d'une phrase, un paysage qui vous hante ou qui hante le lecteur à travers vous : c'est le paysage de l'univers sans l'homme, une terre vide de nous...

*A. Malraux* — Je ne crois pas qu'il me hante, mais il doit avoir, en effet, pour moi une grande puissance poétique. Comment vous l'expliquer ? Quand vous lisez Victor Hugo, vous êtes frappé souvent par un retour des rimes en «ombre», ombre, sombre, nombre; c'est comme une cloche qui ponctue les vêpres, ça fait des ronds comme les gongs japonais; eh bien, de la même manière poétique, pour quelqu'un aux yeux de qui la métamorphose joue un rôle majeur, quelle peut bien être la représentation sensible de ce qui pourrait succéder à la métamorphose ? Ça ne saurait être l'imperturbabilité, on ne pourrait pas concevoir une civilisation immobile. Donc le contraire de la métamorphose, c'est le monde vide, ce sont les moments qui suivront celui où toute cette aventure sera terminée. Je pense qu'inconsciemment c'est ainsi que cette image du monde vide s'impose à moi. La civilisation m'apparaît comme le passage de quelque chose sur un écran.

*P. Desgraupes* — Mais ce n'est pas seulement une vision poétique. C'est le monde, selon vous, des lois de la science. «Nous avons découvert, écrivez-vous, des lois de l'univers – mais seulement de celui qui serait le même si l'homme n'existait pas.»

*A. Malraux* — Oui.

*P. Desgraupes* — Il m'a semblé que cette constatation ne vous suffisait pas. Il y a quelques mois, j'ai assisté à une réunion au cours de laquelle vous avez pris la parole; c'était lors de la remise au Pr Hamburger de son épée d'académicien. Vous adressant aux savants qui étaient là, vous les avez encouragés à trouver dans leur discipline le «prochain mythe de l'homme. Sinon, concluez-vous, il nous restera l'honneur d'avoir conquis la Lune pour aller nous y suicider.»

*A. Malraux* — Ah ! vous étiez là ? C'était fort intéressant, cette réunion. En fait, je posais cela un peu comme une sorte d'hypothèse lointaine. Mais après les discours, Hamburger avait invité cinq ou six copains, du genre prix Nobel, des médecins, des biologistes. Je leur ai demandé : «Êtes-vous d'accord avec moi ? Au XIX<sup>e</sup> siècle on disait : «La science n'a pas trouvé, mais on trouvera au XX<sup>e</sup> siècle. Nous sommes au XX<sup>e</sup> siècle, alors, ne pourrait-on pas dire : «La biologie est incapable de former un homme, c'est certain pour l'instant. Mais après tout, nous avons inventé pas mal d'autres choses. Alors si on s'occupait de celle-là sérieusement ?» Ils m'ont tous répondu : «Ça n'est pas en question; ce serait comme de vouloir jouer aux échecs avec les règles du jeu de dames.»

*P. Desgraupes* — Vous ont-ils convaincu ?

*A. Malraux* — Je ne le sais pas, je suis quand même assez troublé. L'argumentation sur la formation de l'homme n'est pas d'ordre scientifique, elle est d'un autre domaine, et le drame de notre civilisation, c'est que les processus de formation ont cessé d'exister. Autrefois, lorsque la formation était donnée par la famille, par la nation, les empires les plus puissants avaient trouvé pour l'incarner dans un modèle, un maître mot : «caballero» en espagnol, «gentleman» en anglais, veut dire «l'homme formé». Or dans la civilisation actuelle, il n'y a aucune équivalence. Et la science, sur laquelle le XIX<sup>e</sup> siècle avait tout misé, refuse la succession. Elle se considère comme seule compétente dans ses domaines, à condition qu'ils soient cloisonnés. Les savants se veulent bien rois sur chaque face du cristal, mais ils abdiquent toute royauté sur le cristal entier !

*P. Desgraupes* — Pourtant vous rapportez dans votre livre un dialogue avec Einstein dont le sens me paraît plus ambigu.

*A. Malraux* — Oui.

*P. Desgraupes* — Einstein vous dit : «Le plus extraordinaire est que tout cela ait certainement un sens». De quoi parlait-il alors ? De l'univers avec l'homme, ou sans l'homme.

*A. Malraux* — Avec, sans aucun doute. Il parlait de l'homme. Je crois que le mystérieux, pour lui, était que le sens de l'univers pût être identique à quelque chose dans l'homme. Il n'aurait évidemment pas accepté l'idée qu'il y a identité, même partielle, entre le cosmos et le chat. (Un temps.) Maintenant, je dois dire que sa pensée là-dessus était à la fois assez véhémente et assez incertaine, ce qui d'ailleurs, à mon avis, ne va pas mal ensemble. Parce que, sinon, il aurait tout de même abouti à quelque chose comme un cosmos, or c'était précisément la question qu'il se posait. Notez d'ailleurs l'emploi qu'il faisait du subjonctif accolé au «certainement» : «Le plus extraordinaire est que tout cela ait certainement un sens.»

C'est quand même une drôle de formule ! Et n'oubliez pas que ce sont là les propos d'un homme qui n'a pas une foi religieuse; Einstein avait de la sympathie pour le judaïsme, mais pas de foi. Or pendant cinquante ans il se trouve en face de ces problèmes-là, non pas du tout sur le terrain d'une vague idéologie, mais sur le terrain de son travail quotidien. Il doit tout de même être obsédé par ces questions. Evidemment, Pascal, lui, parce qu'il avait la foi... Mais justement, tenez : supposez donc un instant que Pascal ne l'ait pas eue, la foi...

*P. Desgraupes* — Est-ce imaginable ?

*A. Malraux* — Non, parce qu'à cette époque-là il y avait un ordre du monde que vous acceptiez globalement. Si vous n'y mettiez pas Dieu lui-même, vous laissiez la case vide en la respectant. C'est ce qui se passe exactement avec Kant et même avec Descartes. Ils réservent la hiérarchie, le monde est une pyramide dont on ne connaît pas la pointe. Mais pyramide tout de même.

*P. Desgraupes* — Et vous, vous laissez la case vide ?

*A. Malraux* — Moi, je ne crois pas que ça puisse durer longtemps comme ça. Une civilisation comme la nôtre, ou bien il faudra qu'elle fonde son idéologie, c'est-à-dire qu'elle fonde la raison d'une façon beaucoup plus vaste, ou bien alors il y aura un nouveau moment religieux.

*P. Desgraupes* — Que pourrait être ce «moment» ?

A. Malraux — Vous savez, on m'a fait dire : «le XXI<sup>e</sup> siècle sera religieux.» Je n'ai jamais dit cela, bien entendu, car je n'en sais rien. Ce que je dis est plus incertain : je n'exclus pas la possibilité d'un événement spirituel à l'échelle planétaire.

P. Desgraupes — De quelle nature pourrait-il être ?

A. Malraux — Eh bien, quand nous lisons l'Histoire des religions, on s'aperçoit qu'il y a un vide; on a assez bien étudié les fondateurs de religion, mais nous avons négligé un peu des événements spirituels qui ne sont pas des naissances de religion, mais qui ont pourtant été des moments géants : le franciscanisme, la Réforme, l'animisme en Asie, qui a touché 80 millions de croyants. Ce furent des phénomènes considérables.

P. Desgraupes — J'essaie d'imaginer avec vous de tels moments passés et futurs. Est-ce comme une mutation à l'intérieur d'une religion ?

A. Malraux — D'abord, premier point, je dirai ceci : un fait spirituel capital est imprévisible. Par définition, si nous voulons projeter nos catégories sur l'avenir, nous sommes dans l'erreur. Quand les philosophes romains voyaient mourir l'empire, ils ont tous cru au stoïcisme. Ils se sont trompés. Alors je dis : quelque chose de spirituel qui jouerait aujourd'hui serait peut-être aussi loin de la notion chrétienne (même si le mot était conservé) que la notion chrétienne a été loin des dieux olympiens. Ce n'est pas seulement une autre réponse à la même question, c'est une autre question.

P. Desgraupes — Dans un autre domaine, vous racontez dans *Hôtes de passage* deux histoires de voyance assez extraordinaires. Dans l'une d'elles, on voit un médium célèbre de l'époque, Freya, revivre littéralement grâce à une étoffe apportée d'Orient par le directeur général des Musées, Georges Salles, un épisode de la vie d'Alexandre dont elle n'avait jamais étudié l'histoire. On en a tiré la conclusion que vous croyez désormais à la métapsychie...

A. Malraux — On a conclu un peu vite. Ce que je veux dire c'est que je ne mets pas en doute la possibilité d'un phénomène dont une explication rationnelle quelconque n'a pas été donnée. Autrement dit, je crois que nous sommes dans la situation où étaient les gens entre la connaissance du paratonnerre et la découverte de l'électricité. Un

certain nombre de faits qui sont des plaisanteries se mêlent à des faits qui sont tout à fait réels, et surtout à des faits avec lesquels nous avons une assez mauvaise relation parce que tous les gens qui ont rôdé autour du surnaturel depuis une centaine d'années se sont référés à la science. Mais si au lieu de parler de la science on avait parlé de l'art, je crois qu'on aurait beaucoup mieux compris; parce que c'est Victor Hugo, bien sûr, qui a fait *La tristesse d'Olympio*, ce n'est ni vous ni moi; mais c'est sûr aussi qu'il ne l'a pas fait sur commande. Et Freya m'avait dit (vous savez qu'elle a été le plus grand médium de son temps) : «Je ne commande pas mon don.» (Un temps.) Cela dit, dans ce domaine, il y a aussi l'affaire russe. Les Russes se sont mis à étudier d'une façon tout à fait systématique ces phénomènes. Et d'ailleurs pour des raisons que j'ignore, il y a six mois, ils y ont renoncé. Pendant cinq à six ans, ils avaient travaillé d'une façon très suivie. Ils voulaient savoir à quoi s'en tenir sur les sourciers...

*P. Desgraupes* — Comment ont-ils procédé ?

*A. Malraux* — Ils ont pris un régiment, les types en ligne, avec leur baguette : «Lapin Lapinovitch, quand on vous dira “avancez”, vous avancerez; si quelque chose se passe, vous vous arrêterez, un point c'est tout». Aussitôt tous les types partent; mais ils n'avancent pas tous du même pas; les uns s'arrêtent soudain où ils sont, les autres continuent. Naturellement, celui qui dirigeait l'opération avait la carte de la rivière souterraine. Eh bien, quand les derniers types sont arrivés à l'autre bout, la rivière souterraine était exactement jalonnée par cette immense sinusoïde humaine. (Un temps.) Les Russes estiment qu'un tiers des hommes sont sourciers sans le savoir.

*P. Desgraupes* — Pour les esprits formés comme le furent les vieilles générations, à l'école de la raison, il y a dans votre démarche «entre la rigueur et le mystère» – j'emploie vos propres termes; vous dites aussi «entre Einstein et Bénarès» – de quoi être troublé. Mais les jeunes ? D'eux, vous dites : «Ce qui sépare le nouveau domaine mental de celui qui l'a précédé, c'est que les étudiants d'aujourd'hui y accueillent seulement les idées qui exigent des militants. Platon n'en a pas...»

*A. Malraux* — C'est exactement ça.

*P. Desgraupes* — Je n'ai pas compris si cela vous plaisait ou vous déplaisait ?

*A. Malraux* — Moi, ça ne me plaît ni ne me déplaît. Je l'ai noté parce que le phénomène en lui-même, à mes yeux, a une valeur d'accent. J'essaie de transmettre les éléments presque insaisissables d'un temps, dans l'ordre à la fois pensée et sensibilité. Je ne peux les transmettre qu'à condition de me servir d'accents que je place aux bons endroits; exactement comme un peintre dirait : «Il me faut des bleus». Eh bien, je place ainsi un certain nombre d'idées parce que je les trouve extrêmement significatives, et pas du tout parce que je les trouve vraies. Il m'est égal que ce que je tiens pour significatif pour marquer l'époque je le tiens sur un autre plan pour complètement faux... Donc vous me demandez ce que je pense de ce militantisme des idées ?

Je ne le sais pas. J'ai peut être tendance à penser que notre civilisation est une civilisation où vous avez d'un côté une idéologie complètement non militante – c'est la science – et de l'autre tout ce qui reste et qui est passionnel. Toute pensée vivante de notre temps qui n'est pas passionnelle est une pensée de spécialiste. Alors nous pouvons la mettre encore très haut, la trouver très importante, mais on ne peut pas mettre Heidegger dans le même sac que Marx.

*P. Desgraupes* — Alors que peut-on opposer à Marx qui soit du même ordre ?

*A. Malraux* — Vous savez, le libéralisme a beaucoup changé...

*P. Desgraupes* — «Libéralisme» n'est pas un mot pour Malraux...

*A. Malraux* — Disons : ce qui peut s'opposer au totalitarisme. C'est en train de changer beaucoup, sur un point crucial, depuis... mettons trois mois. Pour la première fois, avec le Portugal, les non-communistes ont cessé de croire que Kerenski était nécessairement vaincu. Jusque-là, depuis Lénine, il était entendu que dans une alliance entre la gauche et les communistes, les communistes mentaient et gagnaient. Maintenant, c'est fini. Maintenant, il y a le parti communiste portugais, il court sa chance, et les autres aussi.

*P. Desgraupes* — Mais il n'est pas dit qu'il ne gagnera pas.

*A. Malraux* — Non, mais il ne gagnera pas au nom des vertus anti-kerenskystes. Il gagnera – s'il gagne – parce qu'il aura gagné. C'est de l'ordre du fait.

*P. Desgraupes* — Vous m'amenez à vous poser une question qui me poursuit depuis longtemps, vous concernant : il y a, dans tout le premier versant de votre œuvre un mot qui a été pour vous un mot clef, un mot magique, c'est le mot «révolution». Je voudrais que vous me fassiez l'histoire en vous du mot «révolution».

*A. Malraux* — «Révolution» a pour moi un sens très clair, le même que pour vous. Et il l'a perdu à partir du moment où il n'y a plus eu de droite. C'est le phénomène capital de notre temps, la droite ne se conçoit plus comme droite. Or, à partir de là, le mot «révolution», qu'est-ce qu'il voudrait dire ? Insurrection ? Alors, ce n'est pas sérieux du tout; depuis qu'il y a des chars, le problème insurrectionnel est uniquement : comment mettre dans la tête de nos adversaires (appelons-le le gouvernement) l'impératif de ne pas se servir de ses chars ? Ça peut arriver, bien sûr, alors vous gagnez; mais c'est l'élément mental qui aura été vainqueur, pas l'insurrection ! Parce que si le gouvernement emploie ses chars... Les barricades, ça sert contre les chevaux, pas contre les chars. Pour moi, la révolution d'Octobre est la dernière révolution du XIX<sup>e</sup> siècle. La donnée «insurrectionnelle» est absolument transformée depuis qu'elle n'est plus liée à la force populaire mais à la destruction de la volonté du pouvoir.

*P. Desgraupes* — Mais si ceux qui conduisent les chars virent de bord ?

*A. Malraux* — Il y faut un concours de circonstances qui se retrouve rarement. Alors que reste-t-il ? L'inusable lutte droite gauche ? Chez nous, elle n'a plus de sens parce que la gauche reste en France une sorte de «Marseillaise». Tout le monde s'en réclame... Après tout, pourquoi pas ? Seulement qu'est-ce que c'est que cette gauche qui n'a plus de droite ? Pour répondre plus directement à votre question qui était plus personnelle sur la métamorphose, en moi, du mot «révolution», je dirai que si je pensais aujourd'hui ce que je pensais jadis, simplement mes concepts me glisseraient dans les mains. Pensez si c'était chose simple, en Chine, de comprendre ce que voulait dire la prise du pouvoir contre les seigneurs de la guerre ! Alors qu'aujourd'hui, ici...

*P. Desgraupes* — Donc la révolution – comme Dieu, comme le scientisme, comme le roman – est morte ?

*A. Malraux* — Disons qu'elle a perdu le contexte qui lui donnait son sens autrefois. Et puis il y a autre chose : j'ai connu des démocraties, à l'époque, avec des majorités relativement importantes. Or là aussi nous touchons un des grands problèmes de notre temps. Nous sommes au temps des démocraties à 51 % contre 49. Ça, c'est capital. La notion démocratique, c'est la notion de volonté populaire, générale. Mais tout cela est né de quoi ? En 1789, la volonté générale était, en gros, celle du Tiers Etat en face des ordres privilégiés. Les différences de pourcentage entre de tels protagonistes étaient colossales. Ça devait être de l'ordre de 85 contre 15. Et cela fondait une notion démocratique très forte et très motivante. Mais quand vous en êtes à 49/51, quel que soit le côté vers lequel penche ou penchera le fléau de la balance, il y a comme une illégitimité secrète qui peu à peu, paralyse le système.

*P. Desgraupes* — Mais quand on a renoncé à la révolution, qu'est-ce qui reste comme moteur à une passion politique comme le fut la vôtre ?

*A. Malraux* — L'Histoire. Mais encore qu'est-ce que ça veut dire ? D'abord, constatons que pour la première fois dans l'équilibre du monde, les deux Etats les plus puissants qui s'affrontent n'ont pas de politique historique. Pour l'Amérique, n'en parlons pas. L'Amérique a pris deux ou trois fois la décision historique : l'entrée en guerre, le plan Marshall. C'est peu. Il lui faut des années bissextiles ! Quant aux Russes, il fut un temps où il était tout à fait vrai qu'il y avait une pensée révolutionnaire mondiale et d'ailleurs ça n'était pas du tout idiot. Le marxisme était une idéologie mondiale. Mais à l'heure actuelle, M Brejnev ne s'occupe pas plus de la révolution que n'importe quel chef d'Etat.

*P. Desgraupes* — Alors ?

*A. Malraux* — Alors, il faut croire qu'il y a des époques creuses de l'Histoire. Nous sommes, un petit peu, après les guerres napoléoniennes : il s'est passé alors un long moment avant que ça redevienne sérieux. Je ne suis pas sûr qu'aujourd'hui à nouveau le monde ne soit pas exsangue. Où voyez-vous des volontés du genre historico-politique quelconques ? Nous voyons des petits machins, des problèmes grecs, etc.

Mais quelque chose qui corresponde à Mao ou à Lénine, où le trouvez-vous ?

*P. Desgraupes* — Alors, finalement, je voudrais vous entendre me dire ce que signifie pour vous le mot fameux de Lawrence que vous aimez citer : «Qu’importe».

*A. Malraux* — Il voulait dire « inintelligible ». Et la réponse à Lawrence serait celle d’Einstein : pourquoi voulez-vous que ce soit intelligible ? Par ailleurs, pour un psychiatre, accepter l’inintelligible est un symptôme, pas un point de vue. Mais il est vrai aussi que le psychiatre peut se tromper.

*P. Desgraupes* — Ça fait beaucoup de réponses.

*A. Malraux* — Non, ça fait beaucoup de questions...

*P. Desgraupes* — Qu’est-ce qui compte vraiment : la question ou la réponse ?

*A. Malraux* — La question, incontestablement. L’Histoire est toujours l’histoire de la succession des questions, pas de la succession des réponses.

*P. Desgraupes* — Mais peut-on vivre uniquement de questions ?

*A. Malraux* — C’est assez probable et c’est peut-être ce que nous sommes en train d’inventer. Nous apprenons à avancer, une torche à la main.